



**HAL**  
open science

# La saga de Vigfúss ou les aléas de la foi dans l'Islande des Sturlungar (fin XIIe – milieu XIIIe siècle)

Gilduin Davy

► **To cite this version:**

Gilduin Davy. La saga de Vigfúss ou les aléas de la foi dans l'Islande des Sturlungar (fin XIIe – milieu XIIIe siècle). W. FALKOWSKI; Y. SASSIER. Confiance, bonne foi, fidélité. La notion de fides dans la vie des sociétés médiévales, Classiques Garnier, pp.P. 257 - 273, 2018, Rencontres, n° 364, 978-2-406-07900-2. hal-04565948

**HAL Id: hal-04565948**

**<https://hal.parisnanterre.fr/hal-04565948>**

Submitted on 2 May 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**La saga de Vigfúss  
ou les aléas de la foi  
dans l'Islande des Sturlungar  
(fin XII<sup>e</sup> – milieu XIII<sup>e</sup> siècle)**

*Confiance, bonne foi, fidélité. La notion de fides dans la vie des sociétés médiévales (VI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles),  
éd. W. Falkowski et Y. Sassier, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 255-271.*

**Résumé :** Dans l'Islande médiévale, la foi et l'honneur esquissent un « code » de valeurs dont les grandes tendances sont la loyauté et la rigueur morale nécessaires tout à la fois au respect d'accords fondés sur la confiance mutuelle et à la cohésion de la société. *Fides* et *honor* participent alors d'un système juridique ancien appuyé sur des valeurs primaires de sociabilité qui, dans une Islande si pauvre en institutions exécutives, s'attachent à constamment garantir l'ordre et le tissu social. A la fin du XII<sup>e</sup> siècle cependant, l'ère des Sturlungar révèle les carences de ce système primaire et annonce la soumission de l'Islande à la couronne norvégienne.

**Mots clé :** honneur, confiance, trahison, Snorri Sturluson, Islande médiévale, vengeance

\*

La *Völsunga saga*, probablement couchée sur le vélin autour de 1250-1260, évoque aux lointaines frontières de la mythologie et de l'histoire un archétype comportemental où transcendent plusieurs thèmes propres à une morale réputée « germanique ». Conformément aux précisions que fournit le *Fáfnismál*<sup>1</sup>, Sigurðr y reçoit de Brynhildr les conseils suivants : « Conduis-toi bien envers tes parents et ne tire pas grande vengeance des offenses qu'ils commettent contre toi [...]. Ne fais pas de faux serments, car cruelle vengeance suit parjure [...]. Et ne fais pas confiance à celui dont tu as abattu le père ou le frère ou un autre proche parent, même s'il est jeune »<sup>2</sup>. Nous percevons là l'écho des *topoi* de la loyauté, de l'honneur, du respect de la parole donnée. Bref, tous éléments propres à la *fides*.

Autant la *Völsunga saga* est légendaire, autant l'*Íslendinga saga*, composée peu de temps après par Sturla Þórðarson et compilée dans la *Sturlunga saga* vers 1300, restitue avec moult détails les événements qui ont émaillé l'histoire de l'Islande jusqu'à son rattachement à la couronne norvégienne en 1262-1264. Elle se révèle particulièrement démonstrative des aléas de la foi et de l'honneur dans cette partie de la Scandinavie au XIII<sup>e</sup> siècle. Depuis la fin du XII<sup>e</sup> siècle en effet, l'équilibre fragile fondé sur le respect des serments conclus sous l'égide des principaux chefs islandais issus de la colonisation s'est fragilisé sous le double coup, d'une part, de la pression accrue qu'exerce le roi de Norvège sur l'Islande indépendante et, d'autre part, de l'émergence de parvenus, prêts à tout pour s'imposer. Or, dans ce jeu de dupes, l'on sait le rôle tenu par les Sturlungar, puissante famille islandaise à laquelle appartiennent Sturla Þórðarson et son oncle, le célèbre Snorri Sturluson, tous deux juristes

<sup>1</sup> « Je te conseille en second lieu de ne point prêter serment qui ne soit véridique ; car cruelle vengeance suit trêve rompue, misérable, le loup du serment » (R. Boyer, *La Saga de Sigurðr ou la parole donnée*, Paris, Le Cerf, 1989, p. 39). Sur la formule « loup du serment » (c'est-à-dire le parjure) : J.-L. Chassel, « Le serment par les armes (fin de l'Antiquité – Haut Moyen Âge) », *Droits et cultures*, 17, 1989, p. 110-111.

<sup>2</sup> *Saga des Völsungar*, éd. R. Boyer [*Sagas légendaires islandaises*], Paris, Anacharsis, 2012, 21, p. 76.

(*lögmaðr*), diseurs de lois (*lögsgümaðr*), poètes et auteurs de sagas (*sagnamaðr*). Leurs récits formeront le socle du *corpus* documentaire de ce rapide exposé car, à bien des égards, Snorri et Sturla offrent un témoignage de premier ordre de ce que peuvent être devenus les rapports de foi dans l'Islande depuis la fin du XII<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du siècle suivant.

La *Völsunga saga* et le *Fáfnismál* révèlent des principes moraux simples : le respect de la parole donnée conditionne traditionnellement le respect de l'ordre, *a fortiori* dans une société islandaise où l'édifice normatif est réduit au plus simple appareil<sup>3</sup>. En revanche, l'*Íslendinga saga* restitue les nombreux retournements d'alliances qui jalonnent l'histoire de l'Islande au XIII<sup>e</sup> siècle, spécialement au lendemain de la bataille de l'Orlyggstaðir (1238) qui a considérablement affaibli le clan des Sturlungar au profit de leurs rivaux. Selon toute vraisemblance, les engagements personnels ne paraissent alors plus guère tenir face à des événements dont le rythme s'accélère soudainement<sup>4</sup>. Entre les textes légendaires et les récits historiques, le décalage des principes de moralité aux réalités du politique apparaît significatif.

Rappelons que la foi jurée, fonctionnant sur une invocation divine, a une dimension imprécatoire qui place celui qui s'y expose en situation de perdre sa vie, son honneur et/ou son salut s'il se parjure<sup>5</sup>. En son essence, la foi apparaît donc comme un engagement personnel à respecter un accord qui se comprend comme une véritable norme de conduite. Rappelons encore qu'à l'époque romaine archaïque, *fides* avait déjà pris le sens de confiance que l'on a en autrui ou que l'on inspire à autrui et, qu'autour de ce sens général, gravitaient des significations plus particulièrement revêtues d'un sens moral très marqué<sup>6</sup>. La foi trouvait ainsi son sens premier dans le crédit que l'on donnait à un individu doté d'une sorte de puissance magique et dont on pouvait attendre protection<sup>7</sup>. Au cœur de cette morale, à la frontière du prédroit et du droit<sup>8</sup>, l'honneur était entendu autant comme fondement de loyauté que de renommée, dans un jeu complexe de relations de soi à la communauté.

Code social et moral des sociétés anciennes, la foi et l'honneur demeurent essentiels dans l'Islande médiévale dont ils forment les principales valeurs primaires de sociabilité. Ils se révèlent comme la clé d'un système à la fois métaphysique et pragmatique. L'honneur structure le geste d'engager sa foi, aussi bien absolument en tant qu'élément conditionnant son efficacité, que relativement en tant qu'élément rattaché à un contexte social donné. Il subit donc les mêmes variations que subissent les systèmes de valeurs des groupes sociaux<sup>9</sup>, et il supporte forcément les aléas que supporte le respect des rapports de foi.

<sup>3</sup> Sur ce point, nous nous permettons de renvoyer à notre étude : G. Davy, « La *lögsaga* épique ou la mémoire du droit ancien. Remarques sur un genre littéraire dans l'Islande médiévale », *Revue d'histoire des facultés de droit et de la culture juridique*, 33, 2013, p. 9-36.

<sup>4</sup> Pour une synthèse rapide : R. Boyer, *L'Islande médiévale*, Paris, Les Belles Lettres, 2001, p. 36-41.

<sup>5</sup> C. Leveux-Teixeira, « Des serments collectifs au contrat politique ? (début du XV<sup>e</sup> siècle) », in *Avant le contrat social. Le contrat politique dans l'Occident médiéval XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles*, éd. F. Foronda, Paris, Publications universitaires de la Sorbonne, 2011, p. 269.

<sup>6</sup> É. Magnou-Nortier, *Foi et fidélité, Recherches sur l'évolution des liens personnels chez les Francs du VII<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècles*, Toulouse, Publications de l'Université de Toulouse – Le Mirail, 1976, p. 19.

<sup>7</sup> Voir J. Imbert, « De la sociologie au droit », in *Mélanges Lévy-Bruhl*, Paris, 1959, p. 407-415.

<sup>8</sup> L'expression « prédroit » doit son succès à la plume de Louis Gernet (« Droit et prédroit en Grèce ancienne », in *Droit et institutions en Grèce ancienne*, Paris, 1982, particulièrement p. 7-8), notamment sur la base des lectures qu'il fit de l'œuvre de Marcel Mauss. Or, dans une société basée sur la culture de l'honneur, comme peut l'être la société islandaise, le monde des dons correspondait point par point à l'univers de l'honneur et du sang. La réparation d'un assaut ou d'une insulte serait ainsi prise comme un don, et les hommes qui donnent le don seraient des hommes d'honneur, ceux qui s'y refusent ne profitant pas de l'honneur du groupe (W. I. Miller, *Humiliation and Other Essays on Honor, Social, Discomfort, and Violence*, Cornell University Press, 1993, p. 16).

<sup>9</sup> Sur ce point : P. Krystyna, « Le terme honneur : analyse pragmatique-linguistique », *Langages*, 23<sup>ème</sup> année, 89, 1988, p. 65-66.

Dans la *Sturlunga saga*, Vigfúss Gunnsteinsson illustre tout particulièrement ces aléas<sup>10</sup>, bien loin des canons du héros qu'incarne le Sigurðr de la *Völsunga saga*. Þórðr Hítningr restitue notamment que, lié à Rögnvaldr Illugasson en 1253<sup>11</sup>, lui étant qui plus est redevable de sa vie, Vigfúss n'en fit pas moins tuer ce dernier et ses deux fils au carême de l'année 1259 et, précise Sturla Þórðarson, il trahit ainsi la foi jurée<sup>12</sup>. Bien que relevant de la justice du *þing*, le meurtre commis par Vigfúss Gunnsteinsson ne semble pourtant pas avoir donné lieu à poursuites et Vigfúss est demeuré un acteur majeur du jeu politique islandais, participant notamment au serment collectif que les chefs prêtèrent au *þing* de 1261 d'être dorénavant fidèles au roi de Norvège<sup>13</sup>. Loin d'être isolé néanmoins, le cas de Vigfúss Gunnsteinsson rend compte notablement des variations de la foi et de l'honneur dans l'Islande du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>.

Miroir perpétuel du soi et du collectif, l'honneur se présente autant en élément constitutif d'un statut individuel qu'en élément déterminant du rapport aux autres, rapport en grande partie fondé sur la *fides*. Dans cette optique, il est un stabilisateur autant dans le cadre des relations sociales (I.) que dans le cadre des règlements des conflits (II.). Il participe ainsi d'un équilibre fragile qui, dans l'Islande du XIII<sup>e</sup> siècle, ne demeure viable qu'en tant que sont respectés les rapports de foi.

## I.

Dans l'Islande médiévale, comme ailleurs au cours du Moyen Âge, l'honneur détermine un « capital symbolique » et, consécutivement, le degré de confiance (*trú*) que l'on peut placer en un individu<sup>15</sup>. Il forme l'avvers d'une pièce comportementale dont l'esprit de trahison (*svíka*) forme le revers<sup>16</sup>. À ce titre, l'on se souviendra que les coutumiers occidentaux éclairent une mécanique procédurale taxant d'infamie non seulement les parjures qui ont trahi une obligation de fidélité mais aussi toute personne convaincue d'infraction grave<sup>17</sup>. L'intérêt que la procédure savante a, par ailleurs, pu porter à la *fama* ou l'*infamia* des témoins est bien connue : ceux « de bonne vie, fame et renommée » inspirent une confiance plus grande et

<sup>10</sup> Vigfúss est allié aux Sturlungar. Selon le *Dit de Geiðmundr Peau-d'enfer*, sa mère, qui descend du *lögsögumaðr* Snorri Húnbogi, est la tante d'Helga, épouse de Sturla Þórðarson (éd. R. Boyer [*La Saga des Sturlungar*], Paris, Les Belles Lettres, 2005, p. 7). On pourra aussi souligner le jeu de mot autour du prénom « Vigfúss » qui signifie, littéralement, « ardent au meurtre » comme l'illustre notamment la *Saga des frères jurés* (éd. R. Boyer [*Sagas islandaises*], Paris, Gallimard, 1987, III, p. 641).

<sup>11</sup> *Saga de Þorgils Bec-de-Lièvre*, éd. R. Boyer [*La Saga des Sturlungar*], Paris, Les Belles Lettres, 2005, 406, p. 569.

<sup>12</sup> *Saga des Islandais*, éd. R. Boyer [*La Saga des Sturlungar*], Paris, Les Belles Lettres, 2005, 481, p. 685.

<sup>13</sup> *Ibid.*, 491, p. 699-700 ; *Hákonar saga, and the fragments of Magnus saga with appendices*, éd. G. Vigfusson, Londres, 1887, 312, p. 323.

<sup>14</sup> Sur les changements d'alliance de Vigfúss : *Saga de Þórðr kakali*, éd. R. Boyer [*La Saga des Sturlungar*], Paris, Les Belles Lettres, 2005, p. 430 ; *Saga des Islandais, op. cit.*, p. 521 et 704.

<sup>15</sup> Sur les manifestations du concept de « capital symbolique » : T. H. Tulinius, « Snorri et Bourdieu : vers une sociologie de la production littéraire en Islande médiévale », in *Itinéraires du savoir de l'Italie à la Scandinavie: (X<sup>e</sup> - XVI<sup>e</sup> siècle). Études offertes à Élisabeth Mornet*, éd. C. Préneau, Paris, Publications universitaires de la Sorbonne, 2009, p. 350 ; sur la place de l'honneur dans la littérature médiévale : L.-E. Halkin, « Pour une histoire de l'honneur », *Annales ESC*, 1949, 4, p. 434.

<sup>16</sup> Sur ce point, notre article : G. Davy, « La geste du jarl Guinelon et de quelques autres... Aperçu de la trahison dans la Scandinavie médiévale à la lumière de la *Karlamagnús saga* », *Droit et cultures*, 74, 2017/2, p. 37-63.

<sup>17</sup> A. Porteau-Bitker et A. Talazac-Laurent, « La renommée dans le droit pénal laïque du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle », *Médiévales*, 24, 1993, p. 70 et 77 notamment.

jouissent de ce fait d'un crédit tout particulier<sup>18</sup>. Les lois islandaises du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle s'alignent sur ce principe, la procédure contenue dans le *Grágás* vouant une importance toute spéciale à la « parole d'honneur » des témoins<sup>19</sup>.

Au sein de l'ancienne « constitution » islandaise, et ce jusqu'au début du XIII<sup>e</sup> siècle, le respect de la foi et de l'honneur participe d'un équilibre entre des « valeurs paires » : ce que l'on peut identifier à l'ordre et au désordre, comme le révèle le jeu sémantique des termes « *hóf* », la modération, et son contraire, « *óhóf* », l'excès ; ce que révèle aussi l'opposition des termes « *jafnaðr* », qui désigne une conduite conforme à la morale, « *ójafnaðr* », qui caractérise le comportement déloyal, et « *ójafnaðarmaðr* », qui désigne l'homme en qui l'on ne peut avoir confiance et, par extension, les notions d'honneur (*virðing*) et de déshonneur (*óvirðing*). Si le mot « *honor* » appartient à un champ lexical où se mêlent *gloria*, *fama* et *laus*, il occupe une place spécifique dans les mentalités scandinaves. À la lumière des sources, il est constitutif d'un statut social (*drengskapr*), fondé simultanément sur les qualités d'un individu et sur son positionnement dans l'ordre du monde. L'honneur place tout homme au sein d'une hiérarchie sociale dont les récits de Sturla Þórðarson recèlent de nombreuses manifestations<sup>20</sup>. Les règles de préséances qu'il restitue en sont l'une des expressions les plus concrètes<sup>21</sup>. L'honneur conditionne donc doublement l'intégration de toute personne à un groupe déterminé, comme l'illustrent les règles de l'onomastique ou de la généalogie<sup>22</sup>, et les qualités intrinsèques dont cette personne est revêtue, conformément au principe rappelé par la *Gesta* de Saxo Grammaticus pour qui « l'honneur qu'on gagne par l'audace apporte plus de joie que celui qu'on a par héritage »<sup>23</sup>.

Si l'honneur engendre un phénomène d'inclusion, le déshonneur engendre (en règle générale) un phénomène d'exclusion et les variations de la dichotomie « *fama-infamia* », à la fois image de soi et reflet des autres<sup>24</sup>, se diffusent à tout l'espace scandinave. L'atteste une inscription runique de Söderby (Uppland) qui rappelle que Helge fut tué par Sassur qui a commis une action infâme en trahissant son compagnon<sup>25</sup>. À l'instar de Vigfúss Gunnsteinsson, Sassur est à la fois coupable d'avoir trahi la foi jurée et d'avoir assassiné son compagnon (*lagsmaðr*) au terme d'une action criminelle infamante et irrémissible (*niðingsverk*), ce que les anciens Scandinaves appelaient un meurtre honteux (*morðr*). À la différence de l'homicide ordinaire (*víg*), ce meurtre – analogue au « vilain fet » de Beaumanoir<sup>26</sup> – ne peut être racheté, et la sanction pesant sur son auteur est la mise hors-la-loi, le coupable (*sekr*) devant être rejeté du

<sup>18</sup> Sur ce point : Y. Mausen, *Veritatis adiutor. La procédure du témoignage dans le droit savant et la pratique française (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles)*, Milan, A. Giuffrè, 2006, p. 482 et s.

<sup>19</sup> *The Codex Regius of Grágás with Material from other Manuscripts*, I, éd. A. Dennis, P. Foote et R. Perkins, Winnipeg, University of Manitoba Press, 2007, K-25, p. 60.

<sup>20</sup> Par exemple lorsqu'il évoque le refus de Þuríðr fille de Gizurr Þorvaldsson de donner sa fille à un homme d'un rang social inférieur (*Saga des Islandais*, *op. cit.*, 133, p. 188).

<sup>21</sup> Lorsqu'un *goði* organise un banquet avec ses féaux et alliés, il prend un soin tout particulier à respecter l'honorabilité de ses convives (par exemple : *ibid.*, 189, p. 266). La *Saga des gens du Svarfardalur* rappelle encore que Þorolfr fils de Þorgnýr organise des banquets pour que l'on y estime son honneur (*Saga des gens du Svarfardalur*, éd. R. Boyer [*Sagas islandaises*], Paris, Gallimard, 1987, II, p. 1116).

<sup>22</sup> Par exemple, le choix d'un prénom (*Saga des Islandais*, *op. cit.*, 164, p. 225 ; *Saga de Þórðr l'Impétueux*, éd. J. Renaud, Paris, Les Belles Lettres, 2003, I, p. 88) ou le dépit de Sturla de ne pas compter d'ancêtres parmi les premiers colonisateurs de l'île (*Livre de la colonisation, selon la version de Sturla Þórðarson*, éd. R. Boyer, Turnhout, Brepols, 2000, S 170, p. 139).

<sup>23</sup> Saxo Grammaticus, *Geste des Danois*, éd. J.-P. Troadec, Paris, Gallimard, 1995, Liv. I, VIII, 24, p. 58.

<sup>24</sup> La *Saga des Islandais* restitue qu'à l'été 1258, Vigfúss dévalise Ólaf d'Ánabrekka, lui volant bétail et autres choses, et en fut fort désapprouvé (*op. cit.*, 476, p. 677).

<sup>25</sup> L. Musset, *Introduction à la runologie*, Paris, Aubier, 1965, n° 71, p. 392.

<sup>26</sup> Cité par Claude Gauvard (in *Crimes et châtements dans la chanson de geste*, dir. B. Ribémont, Paris, Klincksieck, 2008, p. 17).

monde<sup>27</sup>. Dans la Scandinavie médiévale en effet, nul ici-bas ou au-delà, fut-ce un roi, ne peut théoriquement se soustraire à l'interdiction impérieuse de commettre un crime honteux<sup>28</sup>. La rune de Söderby n'indique toutefois pas si l'infamie de Sassur fut sanctionnée effectivement ou si son crime, comme celui de Vigfúss, est demeuré impuni, l'écrit pouvant engager une sorte de *damnatio memoriae*.

L'honneur apparaît donc comme une valeur atemporelle constitutive d'un véritable statut mémoriel, comme le rappelle le célèbre *Hávamál* où il est dit : « Meurent les biens, meurent les parents et toi tu mourras de même, mais la réputation ne meurt jamais, celle que l'on s'est bien acquise »<sup>29</sup>. Cependant, l'Islande convertie depuis l'an Mil a progressivement intégré les principes du Christianisme où l'honneur unique et intégral dû à Dieu par toute créature raisonnable est d'être soumis à Sa volonté<sup>30</sup>. Certes, dans le sillage des remarques de Martin Aurell, il conviendrait de rappeler que la morale laïque des sociétés médiévales occidentales a pu suivre un code endogène se distinguant parfois nettement des grands principes imposés par les clercs<sup>31</sup>. Mais il ne faudrait pas envisager de rupture franche entre les approches païennes et chrétiennes de l'honorabilité dans la Scandinavie du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>32</sup>. Par exemple, le *Miroir royal*, texte norvégien contemporain de l'*Íslendinga saga*, explique quel comportement doit adopter un *iuvenus* qui se met au service du roi. Recommandant d'aimer Dieu par-dessus tout, de se préserver du péché, le texte invite surtout à garder en tout une conduite honorable. « Certains, énonce le *Miroir*, deviennent célèbres par leurs bonnes actions, celles-ci survivent toujours et leur honorabilité reste toujours vivante même s'ils sont morts eux-mêmes »<sup>33</sup>. Et, paraphrasant le *Hávamál*, le texte ajoute : « Souviens-toi qu'un homme vit peu de temps, alors que ses actes vivent longtemps après lui, et que le genre de souvenir qu'il laisse est d'une grande importance »<sup>34</sup>. Pourtant, sous l'influence des lettres chrétiennes, la culture scandinave a progressivement distingué l'honneur de la vaine gloire, notamment celle que recherche le Þorgeirr de la *Saga des frères jurés*, qui ne cesse de manifester son *víghugr*, son instinct de meurtre.

Forcément, au sein de la littérature scandinave, l'attitude adoptée face à la mort est souvent le catalyseur mémoriel de l'honorabilité. La *Saga d'Egill Skalla-Grímson* montre ainsi le vieux Kveld-Úlfr s'enquérir de ce que son fils a pu faire pour son renom avant de tomber sous les coups de ses adversaires<sup>35</sup> ; la *Saga de Njáll le Brûlé* prédit que la défense héroïque de Gunnar Hámundarson vivra dans les mémoires<sup>36</sup> ; la *Saga de saint Ólaf* restitue les *vísur* chantant la gloire des fidèles du roi tombés à ses côtés<sup>37</sup>. Ce rapide florilège nous rappelle ainsi le rôle essentiel des sagas et des inscriptions runiques qui est de conserver la mémoire des braves

<sup>27</sup> E. Rosamond, « Inside Outlawry in *Grettis Saga Asmundarsonar* and *Gisla Saga Surssonar* : Landscape in the Outlaw Sagas », *Scandinavian Studies*, 82, 2010, 4, p. 366.

<sup>28</sup> *Saga de saint Ólaf*, éd. R. Boyer, Paris, Payot, 1992, CXIX, p. 142 ; *Saga d'Egill fils de Grímr le Chauve*, éd. R. Boyer [*Sagas islandaises*], Paris, Gallimard, 1987, LIX, p. 125.

<sup>29</sup> *L'Edda poétique*, éd. R. Boyer, Paris, Fayard, 1992, 76, p. 182.

<sup>30</sup> A. Grondeux, « Le vocabulaire latin de la renommée au Moyen Âge », *Médiévales*, 24, 1993, p. 22, note 54.

<sup>31</sup> M. Aurell, « Rapport introductif », in *Chevalerie et christianisme*, dir. M. Aurell et C. Girbea, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001, p. 11-12.

<sup>32</sup> *A fortiori* lorsque l'on se souvient de l'influence très probable que la littérature occidentale a pu exercer sur la Scandinavie à partir du milieu du XII<sup>e</sup> siècle. Sur ce point : R. Boyer, « Les influences françaises probables sur la compilation de la *Sturlunga saga* », in *Les relations littéraires franco-scandinaves au Moyen Âge*, Actes du colloque de Liège d'avril 1972, Paris, Le Belles Lettres, 1975, p. 149-182.

<sup>33</sup> *Le Miroir royal*, éd. E. M. Jónsson, Paris, Esprit ouvert, 1997, p. 113-114.

<sup>34</sup> Cité par Sverre Bagge (« Du savoir-vivre aux vices et vertus », in *Itinéraire du savoir...*, op. cit., p. 133).

<sup>35</sup> *Saga d'Egill fils de Grímr le Chauve*, op. cit., XXIV, p. 43.

<sup>36</sup> *Saga de Njáll le Brûlé*, éd. R. Boyer [*Sagas islandaises*], Paris, Gallimard, 1987, LXXVII, p. 1323.

<sup>37</sup> *Saga de saint Ólaf*, op. cit., CCXXIX, p. 253.

dont les faits sont « dignes d'être contés » (*söguligr*), de préserver de la faux du temps le souvenir d'un membre honorable du lignage<sup>38</sup>.

Constitutif de la réputation, l'honneur détermine donc la confiance que l'on peut placer en un individu qui est *óljúgfróð*, digne de foi<sup>39</sup>. Snorri Sturluson narre ainsi, dans la *Saga d'Hákon le Bon*, que les grands de la province de Jämtland se présentèrent au roi et, devenant ses sujets, lui promirent obéissance parce qu'ils avaient entendu parler de lui en terme élogieux<sup>40</sup>. À l'inverse, la *Saga de Sverrir*, contemporaine de l'œuvre de Snorri, identifie le refus d'accepter la royauté à un mépris de l'honneur, entraînant la rupture des liens de fidélité<sup>41</sup>. Si l'honneur est au croisement des rapports sociaux et politiques, il se situe par ailleurs à la frontière de l'*amicitia* et de la *fidelitas* et Snorri insiste sur le refus de Kveld-Úlfr de devenir fidèle du roi Haraldr à la Belle-Chevelure tout en lui offrant, en son nom et celui de ses hommes, de devenir son *amicus*<sup>42</sup>. C'est notamment sur la base de ce refus que la *Saga d'Egill Skalla-Grímson* illustre l'indépendance islandaise à l'égard de la Norvège, ce sur quoi insiste encore la *Saga des chefs du Val-au-lac* en rappelant que l'Islande fut fondée par les hommes d'honneur qui avaient refusé de se soumettre à la tyrannie du roi Haraldr<sup>43</sup>. D'aucuns pourront donc y voir une sorte d'honneur national<sup>44</sup>, à la lueur du refus de tant de chefs islandais d'intégrer la *hírð* du roi norvégien encore dans les années 1230<sup>45</sup>.

Dans une orientation moins politique, il conviendra de rappeler que l'honorabilité est souvent le principal facteur de la durabilité des rapports d'amitié et, sur ce point encore, la *Saga d'Egill* peut être mise à contribution lorsqu'elle évoque le rapt de la fille de Þórir Hróaldsson par Björn fils de Brynjólfr, rapt engendrant la rupture des liens d'*amicitia* entre leurs pères respectifs<sup>46</sup>. L'honneur étant fondement de confiance, on ajoutera qu'il se trouve au centre des mécanismes de règlement des conflits. En l'absence de véritables institutions contraignantes dans l'Islande indépendante, l'ensemble des mécanismes procéduraux repose en effet, lui aussi, sur un équilibre fragile, sur une norme au croisement d'une culture scandinave ancienne et des principes chrétiens.

## II.

Les sagas islandaises de l'ère des Sturlungar, comme la prose chevaleresque des XIIe et XIIIe siècles occidentaux du reste<sup>47</sup>, fonctionnent sur l'articulation « honneur (*virðing*)/honte

<sup>38</sup> C'est ainsi qu'une rune du Småland atteste qu'Assur a fait élever ce monument en mémoire de son père qui était de tous les hommes le moins capable d'infamie. « Bon *þegn*, ajoute l'inscription, il avait foi en Dieu qui est bon » (A. Marez, *Anthologie runique*, Paris, Les Belles Lettres, 2007, p. 350).

<sup>39</sup> La traduction littérale serait « non versé dans le mensonge » (Chr. Bord, *Introduction à l'étude de la langue norroise*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 63).

<sup>40</sup> *Saga d'Hákon le Bon*, éd. Fr.-X. Dillmann [*Histoire des rois de Norvège*, I], Paris, Gallimard, 2000, 12, p. 176.

<sup>41</sup> *Saga de Sverrir, roi de Norvège*, éd. R. Boyer, Paris, Les Belles Lettres, 2010, IX, p. 56.

<sup>42</sup> *Saga d'Egill fils de Grímr le Chauve*, *op. cit.*, V, p. 9.

<sup>43</sup> *Saga des chefs du Val-au-lac*, éd. R. Boyer [*Sagas islandaises*], Paris, Gallimard, 1987, X, p. 979. Sur ce thème récurrent de la tyrannie de Haraldr, voir notamment : S. Jakobsson, « Myter om Harald hårfager » in *Sagas and the Norwegian Experience : 10th International Saga Conference*, Trondheim, 1997, p. 597-610.

<sup>44</sup> Sur cette question discutée, voir entre autres : K. Hastrup, « Defining a Society : the Icelandic Free State between Two Worlds », *Scandinavian Studies*, 56, 1984, 3, notamment p. 237-241 ; J. Byock, « History and the Sagas: the Effect of Nationalism », in *From Sagas to Society*, éd. G. Pálsson, Enfield Loch, 1992, p. 44-59.

<sup>45</sup> Selon la *Saga des Islandais*, en 1235, Kolbeinn le jeune fut cordialement reçu par le roi Hákon, mais se refusa à devenir son homme lige (*op. cit.*, 259, p. 356). Plus généralement : A. Nedkvitne, *The Social Consequences of Literacy in Medieval Scandinavia*, Turnhout, Brepols, 2004, notamment p. 117-120.

<sup>46</sup> *Saga d'Egill fils de Grímr le Chauve*, *op. cit.*, XXXII, p. 59.

<sup>47</sup> Voir sur ce point : Y. Robereau, *L'honneur et la honte, leur expression dans les romans en prose du Lancelot-Graal (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*, Genève, Droz, 1981.

(*skömm*) ». Puisque la valeur personnelle détermine le degré d'honorabilité dont peut se prévaloir un guerrier, l'honneur peut s'assimiler à la bravoure<sup>48</sup> – ce qui n'est pas sans engendrer des situations parfois cocasses<sup>49</sup> – et former la quintessence d'une « germanité » où l'agressivité physique ne peut se réduire à une impulsion brouillonne<sup>50</sup>. La *Saga des gens du Svarfadarladr* narre ainsi les tribulations de Þorsteinn fils de Þorgnýr, en quête d'un vaillant viking à combattre pour accroître son honneur<sup>51</sup>. Il est vrai, à en croire Saxo Grammaticus, que la mentalité scandinave garde alors en mémoire que « c'était par les armes plus que par la richesse que nos anciens seigneurs acquéraient leur vrai renom »<sup>52</sup>. Fortifié, sinon obtenu, par l'acte de bravoure, l'honneur se défend par le même biais et les sagas islandaises regorgent d'illustrations d'atteintes à son endroit. La *Saga des Islandais* conte ainsi les échanges de poèmes injurieux (*niðvísur*) – héritage d'une vieille magie verbale<sup>53</sup> – auxquels se livrent les gens du Miðfjörðr et ceux du Víðidalr, entraînant moult batailles rangées entre les deux quartiers que Snorri Sturluson a bien du mal à réconcilier<sup>54</sup>. La *Saga de Snorri le Goði* livre quant à elle la *drápa* par laquelle Þórarinn justifie qu'il livra bataille pour défendre son honneur du sarcasme de poltronnerie<sup>55</sup>. À sa sœur qui lui demande si ses ennemis savent dorénavant s'il est homme ou femme<sup>56</sup>, Þórarinn le Noir répond : « J'estime avoir chassé l'opprobre dont on me couvrait ». À l'inverse, la *Saga des Islandais* offre le cas de Þuríðr Sturludóttir qui rendit son époux « rouge comme le sang » en lui affirmant que n'importe quelle vieille femme serait plus apte que lui à venger son beau-père, pourtant tué quinze ans auparavant<sup>57</sup>. Plus que toute autre, la *Saga de Þórðr l'Impétueux* se révèle fort révélatrice en restituant le propos tenu par son frère à Klyppr, cocufié par le roi Sigurðr le Serpent : « Vas-tu vivre dans le déshonneur et la désapprobation générale, et perdre à jamais le respect dans lequel on a tenu tes ancêtres, si tu acceptes du roi Sigurðr pareil affront et le laisses coucher avec ta femme sans essayer de te venger ? » On aura ici remarqué la transversalité des atteintes à l'honneur qui frappent à la fois l'homme et l'ensemble de son lignage. Et Þórðr de poursuivre : « Les forces ont beau être inégales, mieux vaut mourir en tout honneur, si le destin en a décidé ainsi, que tolérer une telle infamie sans rien faire »<sup>58</sup>. Mieux vaut la mort que le déshonneur et, dans le sillage de cette formule consacrée, la *Saga de Haraldr l'Impitoyable* conte que Guthorm, ayant eu maille à partir avec le roi de Dublin, préféra

<sup>48</sup> Ainsi, révèle Saxo, payer tribut et refuser le combat est une marque de déshonneur (*op. cit.*, Liv. IV, IX, p. 159).

<sup>49</sup> Par exemple, Saxo conte que Guritha arracha son fils des combats en le portant sur ses épaules. Le guerrier, hélas, fut atteint d'une flèche au fessier au cours de sa fuite, Saxo précisant alors qu'Haraldus considéra que l'aide de sa mère l'offensait plus dans sa dignité qu'elle ne lui était secourable (*ibid.*, Liv. VII, X, 2, p. 317).

<sup>50</sup> N. Grandowicz-Pancer, « L'honneur oblige. Esquisse d'une cartographie des conduites et des stratégies de l'honneur aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 74, 1996, 2, p. 288.

<sup>51</sup> *Saga des gens du Svarfadarladr*, *op. cit.*, IV, p. 1119.

<sup>52</sup> Saxo Grammaticus, *op. cit.*, Liv. VIII, VII, 7, p. 345.

<sup>53</sup> B. Fidjestøl, « La poésie de cour en Scandinavie à l'époque des Vikings », *Proxima Thulé*, II, 1996, p. 108.

<sup>54</sup> *Saga des Islandais*, *op. cit.*, 183, p. 251.

<sup>55</sup> *Saga de Snorri le Goði*, éd. R. Boyer [*Sagas islandaises*], Paris, Gallimard, 1987, XIX, p. 231.

<sup>56</sup> Grégoire de Tours associait déjà l'atteinte à l'honneur et la perte de masculinité (*Historiarum libri decem*, éd. B. Krusch et W. Levison, 2<sup>ème</sup> éd., *Monumenta Germaniae Historica*, SSRM, I-1, Hanovre, 1951, notamment VII, 5, p. 374 et IX, 19, p. 433). Sur la question de l'honneur dans la tradition franque : N. Pancer, *Sans peur et sans vergogne : de l'honneur et des femmes aux premiers temps mérovingiens*, Paris, 2001 ; avec les réserves émises par Barbara H. Rosenwein (« Les émotions de la vengeance », in *La Vengeance, 400-1200*, dir. D. Barthélemy, Fr. Bougard et R. Le Jan, Rome, 2006, p. 247, note 33).

<sup>57</sup> *Saga des Islandais*, *op. cit.*, 409, p. 573.

<sup>58</sup> *Saga de Þórðr l'Impétueux*, *op. cit.*, I, p. 90.



mourir avec vaillance que d'endurer honte, déshonneur et railleries<sup>59</sup>. Les exemples pourraient se multiplier, ils ramènent tous à un fond commun qui, de Grégoire de Tours aux romans arthuriens de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>60</sup>, impose l'idée que l'homme d'honneur doit engager la cycle des réparations par la vengeance car l'insulte compromet autant l'individu que le groupe auquel il appartient, et ce devoir se révèle autant personnel que collectif<sup>61</sup>. Ce n'est qu'à ce titre qu'il se montrera digne de confiance au regard des membres de son clan, comme de toute la communauté.

Ainsi, Sturla Þórðarson, dans le *Livre de la colonisation* qu'il compose dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, narre que Steinn le Brave tua Sigmundur, fils de Sighvatr le Rouge, au motif que refusant de lui laisser la préséance de l'usage du bac de la rivière Þórsá il a porté atteinte à son honneur<sup>62</sup>. Malgré le jugement du *þing*, censé mettre un terme à la querelle par le bannissement du meurtrier, la fille de Sigmundur excita son époux, Önundr, à venger son père, ce qu'il fit en tuant Steinn. Gunnar, le frère de ce dernier, entreprit alors des poursuites pour ce meurtre, et Önundr fut finalement tué par Gunnar, qui n'en fut pas moins mortellement blessé dans l'affrontement. Les fils d'Önundr, bien décidés à venger à leur tour la mort de leur père, reportèrent leur colère sur Örn, beau-frère de Gunnar. Örn fut alors condamné à perdre son inviolabilité et, découvert par ses ennemis alors qu'il chassait, il fut abattu. Les fils d'Önundr, à leur tour poursuivis par les fils d'Örn, furent eux aussi bannis<sup>63</sup>. L'obligation de venger le sang familial que reflète ce *casus* est apparemment le principal élément révélateur de l'honorabilité et le déclencheur de tout un cycle de vengeance solidaire. Et pour cause : dans la mentalité scandinave, l'estime de soi est une donnée à la fois personnelle et collective<sup>64</sup>.

Les sagas composées entre la fin du XII<sup>e</sup> et le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle restituent donc les multiples mécanismes de la solidarité familiale qui amènent à un déclenchement immédiat de l'acte de vengeance, car l'injure est constitutive d'une offense au clan (*skarð*)<sup>65</sup>. La majeure partie des sources constituant le *corpus* de cette rapide étude se sont même faites une spécialité d'énumérer ces réactions en chaînes engageant un cycle long de violences<sup>66</sup>. En témoigne cette *vísa* que la *Saga des Islandais* attribue à Gizurr Þorvaldsson, l'un des principaux chefs de l'Islande du milieu XIII<sup>e</sup> siècle, au lendemain de l'attaque de Flugumýrr en octobre 1253 et qui est révélatrice de la nécessité impérieuse de venger les atteintes portées aux proches : « La perte que j'ai faite ne quitte pas ma mémoire », gémit le chef. « Le manipulateur du vacarme de Göndul (entendons le guerrier, c'est-à-dire Gizurr lui-même) ne connaîtra point de joie que la vengeance ne soit accomplie »<sup>67</sup>. Par ce biais, Gizurr doit se montrer digne de la confiance que les morts reportent sur lui pour les venger.

<sup>59</sup> *Saga d'Haraldr l'Impitoyable*, éd. R. Boyer, Paris, Payot, 1979, 55, p. 92. De la même manière, la *Saga d'Eirik le Rouge* montre comment Þorbjörn de Laugabrekka préfère perdre son bien que son honneur et quitter le pays plutôt que déshonorer sa famille (éd. R. Boyer [*Sagas islandaises*], Paris, Gallimard, 1987, IV, p. 336).

<sup>60</sup> Voir sur ce point la synthèse de Claude Gauvard, « L'honneur blessé dans la société médiévale », in *La vengeance. Le face-à-face victime/agresseur*, dir. R. Verdier, Paris, Autrement, 2004, p. 160-169.

<sup>61</sup> Orækja Snorrason ayant tué Illugi, les parents et amis de ce dernier deviennent dès lors ses plus grands ennemis (*Saga des Islandais*, *op. cit.*, 300, p. 411).

<sup>62</sup> Dans un cas analogue de différend entre Grecs et Varègues pour une question de préséance, Snorri indique que les plus sages ont convenu de laisser le sort décider plutôt que de s'en remettre aux armes (*Saga de Haraldr l'Impitoyable*, *op. cit.*, 4, p. 38).

<sup>63</sup> *Livre de la colonisation...*, *op. cit.*, S. 348, p. 235.

<sup>64</sup> R. Boyer, *La vie religieuse en Islande, 1116-1264. D'après la "Sturlunga Saga" et les "Sagas des Évêques"*, Paris, Fondation Singer-Polignac, 2000, p. 343.

<sup>65</sup> R. Boyer, *Les Vikings (800-1050)*, Paris, Plon, 1990, p. 225.

<sup>66</sup> Pour un aperçu général : A. Barbero, « Vendetta e risarcimento nelle saghe islandesi », in *La Vengeance, 400-1200*, *op. cit.*, p. 281-297.

<sup>67</sup> *Saga des Islandais*, *op. cit.*, 414, p. 584-585.

Cette approche permet d'apprécier l'honneur comme une justification commode des cycles de vengeance qui jalonnent continuellement l'histoire de l'Islande du XIII<sup>e</sup> siècle. D'une certaine manière, la vengeance est inscrite dans l'ancienne « constitution » islandaise garantie par le récitateur des lois, et il ne faut pas forcément chercher dans les sagas la condamnation expresse d'un système vindicatoire qui participe à l'ordre social, sinon public, et au respect des hiérarchies<sup>68</sup>. Rares sont alors les cas où le meurtre d'un parent n'entraîne pas de poursuite<sup>69</sup>. Et pour cause : être incapable de venger un proche est vu comme une marque de profond déshonneur. Évoquons pour illustration la *vísa* plaintive par laquelle Kveld-Úlfr, devenu trop vieux, se lamente de ne pouvoir venger la mort de son fils : « L'accablant adversaire de Þórr m'a rendu incapable d'aller au *þing* de la Gná du métal ; vengeance ne sera point prompte même si le cœur m'en presse »<sup>70</sup>. On se souviendra encore que dans la saga éponyme, Njál le Brûlé, impuissant à venger les armes à la main le meurtre de ses fils, préfère mourir que vivre dans la honte<sup>71</sup>.

Il serait cependant erroné de voir les sagas comme ne livrant que des cycles ininterrompus de violence. Bien au contraire, elles multiplient les exemples destinés soit à éviter la *faide*, soit à la réduire à un niveau acceptable<sup>72</sup>. D'où les précautions d'usages avant de monter à l'assaut d'une redoute, c'est-à-dire demander s'il ne s'y trouve pas des parents ou amis d'un tiers que l'on ne souhaite pas offenser<sup>73</sup>. D'où l'attention à trouver un compromis qui ménage à la fois la solidarité familiale et le respect de la foi jurée. C'est ainsi qu'en 1253, Hrafn Oddsson se refuse à participer à l'assaut que son frère, Eyjólf, fomenté contre Gizurr Þorvaldsson avec lequel il avait autrefois passé un accord de conciliation. Hrafn respecte ainsi la foi engagée mais, en même temps, ne porte pas atteinte au lien familial car il promet de ne rien révéler du projet de son frère<sup>74</sup>. Plus encore, on notera les réticences qu'éprouve Þorgils Bec-de-lièvre à rompre ses serments envers Gizurr et à se soumettre à la pression que font peser ses parents, dont Sturla Þórðarson lui-même<sup>75</sup>. L'honorabilité ne se mesure donc pas seulement à l'aune de la capacité à venger un parent ou un allié. Elle se jauge aussi à l'aptitude à respecter les rapports de foi et à endiguer le flot des assauts répétés. Et il faut alors toute l'habileté des juristes de l'époque (Sturla comme son frère, Olaf) pour déterminer les cas où un serment consenti sous la contrainte peut se révéler ou non valide. Par conséquent, les sagas dévoilent – et en grand nombre encore – d'habiles compromis où l'honneur ne contribue plus seulement à faire couler le sang mais à rétablir la *fides* et à amener les protagonistes d'une querelle à la paix, comme l'illustre la formule transcrite en substance dans la *Saga de Þorgils* : « Il n'y a nul déshonneur à pousser un procès selon la loi plutôt que se mettre en péril [dans un combat incertain] »<sup>76</sup>. Celui qui s'entremet pour ramener les antagonismes à la mesure est alors considéré comme un « homme de bonne foi » (*góðgjarnirmaðr*).

<sup>68</sup> Exception faite peut-être de la *Saga de Njál* (G. Davy, « Les méandres de la justice islandaise : quelques remarques sur les modes de règlement de conflits dans la *Saga de Njál le Brûlé* », in *Le droit autrement. Mélanges en l'honneur du Professeur Jean-Pierre Poly*, dir. G. Davy et Ch. Lauranson-Rosaz (†), Paris, 2017, p. 97-113.

<sup>69</sup> Quelques exemples cependant : *ibid.*, 433, p. 621 : Þorvaðr Þórarinnsson n'attend pas de procès pour le meurtre de son frère, Oddr ; *Saga du Val-au-saumon*, éd. R. Boyer [*Sagas islandaises*], Paris, Gallimard, 1987, LXXIX, p. 558 : Þórólfr le Hautain, après avoir tué le tout jeune Ólaf, demande le soutien d'Arnórr-au-nez-de-veuille, son parent, qui le lui refuse pour préserver sa réputation.

<sup>70</sup> *Saga d'Egill fils de Grímr le Chauve*, *op. cit.*, XXIV, p. 43.

<sup>71</sup> *Saga de Njál le Brûlé*, *op. cit.*, CXXIX, p. 1413.

<sup>72</sup> *Saga des Islandais*, *op. cit.*, 131, p. 185-186.

<sup>73</sup> *Ibid.*, 189, p. 267.

<sup>74</sup> *Ibid.*, 409, p. 573.

<sup>75</sup> *Saga de Þorgils Bec-de-lièvre*, *op. cit.*, p. 548 notamment.

<sup>76</sup> *Saga de Þorgils et de Hafliði*, éd. R. Boyer [*La Saga des Sturlungar*], Paris, Les Belles Lettres, 2005, p. 32.

Une pratique judiciaire originale, propre à l'Islande médiévale, illustre parfaitement ce principe dans le cadre des règlements des conflits et rappelle, là encore, le lien consubstantiel entre honneur et confiance. Si le *þing*, assemblée ayant principalement pour fonction de vider les querelles, a été amélioré par diverses réformes dès le milieu du X<sup>e</sup> siècle<sup>77</sup>, le droit islandais offre en effet la possibilité de laisser à l'un des belligérants le soin de trancher seul le litige (*sjálfðæmi*). La *Saga d'Egill Skalla-Grímsson* montre alors de quelle façon c'est une question d'honneur pour Önundr et Egill de favoriser la réconciliation de leurs fils. « Il ne nous arrivera jamais la honte d'être assez pauvres hères pour ne pas les réconcilier », clame Önundr. Et ce dernier d'ajouter qu'il confie à Egill le soin de trancher seul le différend opposant leurs rejetons au motif que c'est à lui qu'il fait « le plus confiance pour arranger cette affaire et toutes les autres »<sup>78</sup>. De fait, cet abandon est pris comme la marque du crédit que l'on voue soit à un tiers qui s'entremet, soit même à un adversaire<sup>79</sup>. S'installe alors un jeu d'actions et de réactions autour de l'articulation de l'honneur et de la foi : celui qui accepte de laisser à autrui le soin de trancher manifeste son honorabilité par son intention de mettre un terme à la querelle, et celui qui reçoit pouvoir de juger gagne en honorabilité à travers la modération de sa sentence. Cette procédure originale est donc théoriquement le gage d'une solution modérée et équitable<sup>80</sup>, préservant l'honneur des belligérants et l'ordre public<sup>81</sup>, le juge ainsi investi s'engageant généralement à ne prononcer ni proscription ni bannissement. Elle témoigne par ailleurs de l'idée de « désordre ordonné » qui s'appuie sur ce point d'équilibre que nous évoquions initialement, point au-delà duquel surviendrait le chaos et qu'il ne faut donc pas franchir<sup>82</sup>. Ce mécanisme de règlement des conflits, significatif de la procédure islandaise, apparaît donc à la fois comme une manifestation d'honneur<sup>83</sup> – ainsi que l'atteste à plusieurs reprises la *Saga des Islandais* – et comme une façon de réparer sans heurt une atteinte à l'honneur – ainsi que l'illustre la *Saga de Þorgils*. Dans cette dernière en effet, Ketill fils de Þorsteinn narre ses mésaventures sous forme de leçon donnée à Hafliði Másson : jadis blessé pour avoir voulu venger son honneur des rumeurs d'infidélité courant sur son épouse, Ketill affirme s'être en effet rendu compte que plus il réfléchissait à ce qu'est l'honneur d'un homme, moins il se trouvait d'amende assez honorable en compensation. Mais pour l'amour de Dieu, poursuit-il, il décida d'abandonner l'esprit de vengeance en remettant toute l'affaire à l'amant présumé de sa femme pour qu'il s'en fasse juge. Du coup, conclue la leçon, « les rumeurs et jugements d'autrui se retournèrent et toute chose tourna à ma bonne chance et à mon honneur bien plus qu'auparavant »<sup>84</sup>. Dès lors, il n'est pas rare que, à la

<sup>77</sup> J. Byock, *L'Islande des Vikings*, Paris, Aubier, 2007, p. 192-197.

<sup>78</sup> *Saga d'Egill fils de Grímr le Chauve*, op. cit., LXXXI, p. 193.

<sup>79</sup> *Saga de Snorri le Goði*, op. cit., XXXII, p. 258-259.

<sup>80</sup> *Saga des Islandais*, op. cit., 184, p. 255 : au *þing* de l'été 1216, une altercation éclate entre les hommes de Snorri et ceux de Sæmundr. Ce dernier obtient le droit de juger, d'imposer les amendes les plus élevées à condition qu'il ne prononce ni proscription ni bannissement et, précise la *Saga des Islandais*, il retire de l'honneur de cette affaire.

<sup>81</sup> En 1231, Órmr fait assassiner un fidèle de Snorri nommé Dagstygggr. Arrivé au *þing*, Órmr doit rendre des comptes pour ce meurtre et, demandant son avis au frère de Snorri, se voit conseillé d'abandonner à ce dernier le soin de juger. Consentant, Órmr dit alors : « Je pense qu'il convient bien que Snorri évalue lui-même son propre déshonneur, qu'il fixe grand s'il le veut, ou quelque peu moindre s'il le veut aussi. Mon honneur n'en diminuera pas pour autant ». Et Órmr alla trouver Snorri qui se tenait au milieu de sa nombreuse troupe à travers de laquelle il fut contraint de passer pour remettre le droit de juger seul, déclarant qu'il faisait cela en raison du déshonneur que Snorri estimait avoir subi personnellement (*ibid.*, 229, p. 320-321).

<sup>82</sup> Sur ce point : G. Davy, « Juger seul ou les avatars de l'alternativité dans l'Islande médiévale », in *Les chimères de l'alternativité. Regards croisés sur les Modes alternatifs de règlement de conflits (Droit, histoire, anthropologie)*, dir. S. Amrani Mekki, G. Davy, S. Kerneis et M. Roccati, Paris, 2018, p. 35-45..

<sup>83</sup> Car les arbitrages ne sauraient être insultants (J.-V. Sigurðsson, *Cheftains and Power in the Icelandic Commonwealth*, Odense University Press, 1999, p. 168).

<sup>84</sup> *Saga de Þorgils et de Hafliði*, op. cit., 35, p. 40-41.

lumière de nombreuses sagas, la conciliation judiciaire s'achève par une foi jurée entre les anciens adversaires.

Par bien des aspects cependant, ces procédés révèlent les carences propres à l'Islande indépendante en institutions dotées d'une force suffisamment contraignante à préserver la chose publique. L'impuissance des *góðviljamenn*, les « hommes de bonne volonté », les rixes successives qui émaillent les réunions du *þing*, où la force s'impose souvent au droit au XIII<sup>e</sup> siècle, attestent la fragilité d'un équilibre juridique et institutionnel – une anomalie soulignées par les témoins de l'époque<sup>85</sup> – fondé en grande partie sur l'honneur et le respect de la foi et que rien, hors les consciences, ne peut finalement et véritablement garantir. Las, l'entrelacs des querelles est tel que bientôt, seul l'arbitrage du roi Hákon Hákonarson se révélera le seul gage pour conserver solides les rapports de foi.

\*

Concluons en illustrant notre propos par la *Saga de Björn, champion des gens du Hitardalr*, saga anonyme composée dans l'Islande du début du XIII<sup>e</sup> siècle. Elle conte les aventures du héros éponyme épris de la belle Oddný *eykindill* (« flambeau-de-l'île ») mais malheureusement retenu en Norvège, et qui accepte bon gré mal gré de Þorðr Kolbeinsson qu'il apporte à sa promise l'anneau d'or que le *jarl* Eiríkr lui a offert. « Je te serai fidèle », déclare Þorðr. Et l'autre de l'avertir : « Si tu me trompes, je ne te croirai plus jamais de toute ma vie »<sup>86</sup> ! L'engagement à être fidèle (*trúur*) consacre donc la confiance que celui-là voue à celui-ci. Las, la jalousie couve sous l'amitié et Oddný finit par épouser Þorðr qui lui a fait croire à la mort de son promis. « Est-ce ainsi que tu penses avoir gardé fidèlement mon amitié ? »<sup>87</sup>, finit par reprocher Björn à son ancien ami.

Dans l'Islande du XIII<sup>e</sup> siècle, comme alors dans la majeure partie de la culture médiévale du reste, la foi et l'honneur esquissent un « code » de valeurs dont les grandes tendances sont la loyauté et la rigueur morale nécessaires au respect d'accords essentiellement fondés sur la confiance mutuelle. *Fides* et *honor* s'expriment à travers le devoir imposé à chacun d'être fidèle à ses engagements. L'honneur participe donc d'un processus que la sociologie naissante avait autrefois identifié comme le fondement même des sociétés hiérarchisées, appuyées sur une sorte d'oligarchie de la naissance et de la richesse permettant, à terme, une « usurpation » du pouvoir d'obliger, et donc d'engager une foi qui vaut du seul fait qu'elle est jurée<sup>88</sup>. Par leurs récits, Snorri Sturluson, Sturla Þórðarson et les autres *sagnamenn* restituent donc les arcanes de la *fides* et, ainsi, livrent certaines clés de la compréhension des mentalités « socio-juridiques » en vigueur dans une partie de l'Europe du Nord au XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Mais ils témoignent aussi, les uns et les autres, de la fragilité de ce schéma confronté aux aléas des engagements personnels qui deviennent progressivement fatals à l'équilibre politique. Les sagas composées au XIII<sup>e</sup> siècle, *a fortiori* celles liées au cycle des Sturlungar, laissent par ce biais augurer l'essoufflement des principes traditionnels régissant la société islandaise. Elles dévoilent la faillite de tout un mécanisme d'autorégulation fondé sur un système de valeurs peut-être propre aux coutumes de l'ancienne germanité mais qui, s'il demeure un élément consubstantiel des sociétés médiévales – encore bien vivace dans la littérature épique – n'en

<sup>85</sup> L. Musset, *Les peuples scandinaves au Moyen Âge*, Paris, PUF, 1952, p. 118 note 3.

<sup>86</sup> *La Saga de Björn, champion des gens de Hitardalr*, Patrick Guelpa (éd.), Paris, L'écho des Vagues, 2010, III, p. 76-77.

<sup>87</sup> *Ibid.*, VII, p. 104-105.

<sup>88</sup> G. Davy, *La foi jurée. Étude sociologique du problème du contrat. La formation du lien contractuel*, Paris, 1922, notamment p. 364-365.

nécessite pas moins d'être réformé, ce à quoi s'attacheront les monarques norvégiens à partir de 1262.

De fait, la pression que fait continuellement peser le roi Hákon Hákonarson et la concurrence conséquente que se livrent les grands chefs islandais rendent inéluctable la fin de l'Islande indépendante et l'avènement de la « Grande nuit » dont Vigfúss Gunnsteinsson fut l'un des artisans.

Gilduin DAVY  
Université Paris Nanterre